

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La chasse à l'écriture

Daniel Letendre

Number 314, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84042ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Letendre, D. (2017). Review of [La chasse à l'écriture]. *Liberté*, (314), 50–50.

Tous droits réservés © Daniel Letendre, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La chasse à l'écriture

L'Histoire de la littérature récente ne remplit pas la promesse de son titre. Elle fait bien mieux.

DANIEL LETENDRE

L'écrivain n'est ni un historien, ni un anthropologue, ni un philosophe – ou peut-être est-il tout ça en même temps. Il n'emploie pour travailler et se mouvoir dans le monde et dans la pensée ni la même langue ni le même « appareil de sensation » que ces spécialistes. Qu'un écrivain rédige une *Histoire de la littérature récente*

oblige par conséquent le lecteur à modifier son horizon d'attente en fonction des outils que la littérature offre : il n'y trouvera pas une liste d'œuvres et de dates marquantes qui figerait cette histoire comme le ferait un monument aux morts, non plus qu'une réflexion argumentée sur la transformation de l'espace réservé à la culture littéraire en régime contemporain.

C'est sans compter qu'Olivier Cadiot ne fait rien comme les autres. Depuis presque trente ans, il a découpé des manuels de grammaire pour en faire des « poèmes » et redonner vie à la langue morte qui s'y trouve; il a récrit un livret de *Roméo & Juliette*; il a traduit Gertrude Stein et écrit une dizaine de livres à la forme insaisissable, bricolages de morceaux choisis travestis, de

formules figées, d'images récurrentes reliées par un fil narratif : celui d'une langue et d'une forme qui cherchent leur chemin parmi les statues et les ruines qui encombrant la langue et la littérature.

Pas étonnant, dès lors, que son *Histoire de la littérature récente* trouve son origine dans l'expérience d'un malaise : l'incapacité à

habiter l'espace (littéraire) commun. Olivier Cadiot s'y sent à l'étroit, encerclé de formes et de techniques d'un autre temps, mais surtout contraint par une manière d'envisager et de pratiquer l'art qui ne le porte plus vers l'avant, qui gruge la réalité, l'oxyde, au lieu de la mettre en mouvement, voire de l'inventer :

Devant ce tableau catastrophique, vous n'avez qu'une seule option : écrire un livre. [...] Construisez une route à côté d'une autre. Une route en parallèle, avec le même type de paysages [...] un splendide bitume – qu'on n'empruntera pas. Route de personne, c'est normal, personne n'habiterait [...] dans les pièces reconstituées d'un grand magasin de meubles.

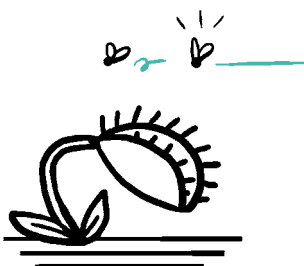
Son *Histoire* ne peut se résumer à dénichier une série de causes et d'effets ni à faire état de la *succession* des formes : il lui faut reproduire ces formes prises par la littérature récente, les exposer et s'y balader, les explorer, comme le chaland qui ouvre les armoires des fausses cuisines chez Ikea. Et tout comme ces faux décors d'intérieurs, l'*Histoire* ne servira à rien, personne ne pourra en faire directement usage. On ne peut que la parcourir pour constater que la littérature récente est déjà, en quelque sorte, au musée.

Dans une soixantaine de courts chapitres d'au plus trois pages au ton ironique et

parfois potache, Cadiot se propose d'écrire l'histoire de la littérature récente en la retournant contre elle-même, en la mettant en face de ses présupposés et stéréotypes, à commencer par le discours critique sur la production contemporaine. Faisant appel à quelques spécialistes, le narrateur est toujours confronté au même constat défaitiste : « la littérature, ça n'intéresse plus personne [...], *c'est fini, c'est fini* [...] » Donc on est là à ramasser les miettes. À pleurnicher comme des archéologues qui retrouvent la trace d'une villa romaine sous un supermarché. »

Si on croit la littérature disparue, c'est qu'on la cherche à la mauvaise place, là où elle se *trouvait* : par exemple, chez Balzac et chez ceux qui répudiaient Balzac, dans la figure d'un écrivain entouré de ses chats, dans le supposé statut d'exception de la littérature, ou encore dans l'idée actuelle qu'elle doit référer à l'histoire personnelle, être une sorte de thérapie pour l'écrivain et pour le lecteur. La littérature est plutôt un exercice, un artisanat, une pratique qui oblige à bouger, à improviser avec ce qu'on trouve dans l'atelier : « La littérature, c'est pareil que n'importe quoi. On va arrêter tout de suite de croire qu'il y aurait des sciences et des arts *supérieurs*. Faire des hiérarchies c'est justement ça l'idée vieillotte; la chasse, la pêche, le saut à ski, le tissage, regardez, c'est pareil. »

Et comme pour la chasse, le ski, la couture, il faut apprendre, s'exercer, remettre cent fois l'ouvrage sur le métier. Cette conception de la littérature comme activité explique que l'*Histoire de la littérature récente* prenne parfois des airs d'art poétique. En faisant l'étalage des formes prises par l'écriture contemporaine, Cadiot montre l'évidence qui passe pourtant inaperçue : on peut les déformer, les manipuler, et cette pratique est elle-même une nouvelle forme, plus dynamique, productive, mais qui nécessite de l'entraînement. Car celui qui écrit sera tenté par toutes sortes de formes, entre autres celles du passé, qui avaient pourtant bien fonctionné – oui, mais c'était jadis. Il voudra parler de sa vie, parce qu'il la sent unique, singulière, faite de drames à nul autre pareils. Mais « [l]es choses à dire ne surgissent pas de l'intérieur comme ça, elles sont autour et déjà dehors. Si tu es un arbre, on ne te demande pas de penser à ta sève ». Il faut, suivant les conseils du narrateur, se faire « chasseur-cueilleur », attraper les mots et les structures comme des bêtes ou de jolies cerises, puis les faisander ou les laisser mûrir, jusqu'à ce qu'elles soient presque fermentées. La littérature, ça goûte toujours un peu bizarre. Comme du « saumon récent ». **L**



— T'as pas peur, toi ?
— 2016, dude. Sont toutes rendues véganes.